

doivent, 1°. éviter avec le plus grand soin les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les puissans purgatifs, les élixirs, &c. 2°. se défier de tous ceux qui leur promettent une prompte guérison au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des Charlatans entre les mains desquels il est très-dangereux de se livrer; 3°. se persuader qu'elles ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime exact & convenable, & d'un long usage de remedes doux; 4°. il faut qu'elles aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de la nature de ceux qui exigent des connoissances étendues jointes à une grande prudence de la part de ceux qui les traitent.

C H A P I T R E X X I I .

Du miséréré, ou passion iliaque; & du cholera-morbus, ou trouffe-galant.

§. 316. CES maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes, & la superstition attribue leur mort aux poisons donnés, ou aux sortilèges.

§. 317. Le Miséréré est la maladie la

plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent que ce mouvement continuel qui se fait dans les boyaux pour chasser le résidu des alimens vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & les renvoie vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation; d'autres fois, sans ce premier symptôme, par des douleurs subites dans quelque partie du ventre, sur-tout autour du nombril, lesquelles augmentant peu-à-peu, deviennent enfin très-violentes, & font éprouver au malade de rudes angoisses; l'on sent chez quelques-uns une tumeur dure qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend bruire des vents, il en sort quelques-uns par la bouche, qui sont suivis d'une envie de vomir; bientôt il survient quelques vomissemens qui vont en augmentant jusqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un surcroît de douleurs inouïes. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, & les boissons; mais ensuite les matieres deviennent fétides, & quand le mal est très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui approche plutôt de

celle d'un cadavre corrompu. Quelquefois aussi si l'on a pris des lavements qui eussent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matière des lavements, encore moins des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé, il est bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là il ne vient aucune selle ; le ventre se tend, les urines quelquefois sont supprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls, d'abord assez dur, devient vite & petit ; les forces se perdent entièrement ; les malades rêvent ; il survient presque toujours un hoquet, & quelquefois des convulsions générales ; les extrémités se refroidissent, le pouls se perd, les douleurs & les vomissements cessent, & le malade meurt très-prompement.

§. 318. Comme cette maladie est accompagnée du plus grand danger, l'on doit sans perdre un moment recourir aux remèdes dès qu'on soupçonne le mal ; la plus petite faute est mortelle, & l'on a vu les liqueurs échauffantes tuer au bout de peu d'heures. Je fus appelé le second jour de cette maladie pour une jeune personne qui avoit pris beaucoup de thériaque ; j'ordonnai des remèdes, mais rien

ne put alors la soulager ; elle mourut au commencement du troisieme jour.

§. 319. Cette espece de colique doit être traitée précisément comme celles qui sont inflammatoires ; la seule différence qu'il y a entre ces deux especes, c'est que dans la colique de *Misérééré* il n'y a point de selles, mais des vomissements continuels.

Il faut donc, 1°. faire une très-forte saignée, à moins qu'on ne fût appelé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ses forces.

2°. Donner des lavements laxatifs faits avec une décoction d'orge, & y ajouter cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomissements, en donnant de deux en deux heures une cuillerée de la potion N° 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites, mais très-fréquentes doses, d'une boisson qui calme, délaie, rafraîchisse, & puisse en même-temps contribuer à rappeler les selles & les urines : il n'y a rien de mieux que le petit lait N° 49, si on peut l'avoir d'abord ; sinon on donne le petit lait pur avec du miel, & les boisons indiquées au §. 298, art. 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiède, on l'y laisse aussi long-temps qu'il peut le soutenir, & on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, des lavemens réitérés, & des fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il sera parlé à l'article des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif entrant dans le bain.

Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entièrement perdu ses forces, si en même-temps le pouls va mieux, & que les vomissements soient moins abondants: si les matieres paroissent moins corrompues, si le malade sent quelques mouvements dans le ventre, s'il rend quelques matieres par les selles, & qu'en même-temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela il meurt bien vite. Souvent une heure avant la mort les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles de matieres extrêmement fétides, le malade a de fréquentes foiblesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux se nouent; & dans laquelle on fait avaler des balles ou de grosses pilules de mercure. Cette noueure des intestins est une véritable chimere; comment se noueroient-ils?

puisque l'une de leurs extrémités est continue à l'estomac, & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses? Mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes qu'on a découvertes en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts; sage méthode extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien loin de s'en faire une peine, on devroit se faire un devoir, parce que c'en est un que de contribuer à perfectionner une science à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes; mais quelles qu'elles soient, l'usage d'avalier des balles est toujours pernicieux, & celui d'avalier du mercure l'est souvent; l'un & l'autre de ces remèdes peuvent aggraver la maladie & mettre un obstacle insurmontable à la guérison.

Il y a une autre espece de *Miséréré* qui provient des hernies; j'en parlerai dans un autre endroit.

Trousse-galant.

§. 321. Le *trousse-galant*, ou *cholera-morbus*, est une évacuation précipitée, abondante, & douloureuse par les vomissements & par les selles.

Il s'annonce par des vents, des gon-

flements, de légères douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement; ensuite il survient des évacuations abondantes, ou par les selles, ou par les vomissements; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre suit de bien près. Les matières sont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs se font vivement sentir dans le bas ventre; le pouls est presque toujours fiévreux & quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades qui ont jusqu'à cent selles dans quelques heures: ils maigrissent à vue d'œil; & au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Lorsque les évacuations ont été nombreuses, on ressent dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, des crampes aussi douloureuses que le mal de ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités surviennent, les défaillances se succèdent continuellement, & le malade passe dans une foiblesse, ou il meurt dans les convulsions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue excessivement âcre, a lieu ordinairement vers la fin du mois de Juillet & dans le mois

d'Août, sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & si l'année n'a pas été fertile en fruits d'été dont l'usage tempere l'âcreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie, elle est moins dangereuse, & même moins cruelle que la précédente : beaucoup de gens en guérissent.

L'on doit, 1°. chercher à noyer cette bile âcre par des torrents d'une boisson très-adoucissante, parce que l'irritation est si grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté seroit nuisible. Ainsi on donnera continuellement au malade en boisson & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réussi ; ou une très-légere tisane de pain, qui se fait en cuisant une livre de pain rôti dans trois ou quatre pots d'eau pendant une demi-heure : l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille aussi avec succès du seigle qu'on pile & dont on fait une légère tisane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de chair de veau dégraissée, cuits pendant une heure dans trois pots d'eau, est très-bon dans ce cas. L'on emploie encore avec succès le petit lait ; & dans les endroits où l'on peut avoir du petit lait de beurre (de la battue) cette boif-

son est la meilleure de toutes. Mais quel que soit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut nécessairement en donner une grande quantité, & les lavements doivent être administrés de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuste & sanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux saignées faites dans l'origine du mal en diminuent la violence & donnent plus de loisir pour les autres remedes. J'ai vu les vomissements finir presque entièrement après la premiere saignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou six heures : mais il ne faut point pendant ce calme cesser l'usage des remedes; car il revient bientôt après avec plus de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiède soulage pendant qu'on est dedans; mais les douleurs reviennent souvent bientôt après qu'on en est sorti, ce qui n'est point une raison pour le négliger, d'autant plus que quelquefois il procure un soulagement de plus longue durée. On doit y tenir le malade long-temps, & profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N° 32, ce qui m'a très-

bien réussi. J'ai vu les vomissements s'arrêter, & au sortir du bain le malade avoir plusieurs selles prodigieuses, qui diminuerent considérablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du sirop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une : ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver; ou, si l'on réussit à arrêter les évacuations, on fait passer le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif qui rappella les évacuations à un homme qu'un remède composé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jetté dans une fièvre violente accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ce remède que quand la petitesse du pouls, l'affoiblissement considérable, les crampes violentes & continues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas il faut donner tous les demi-quarts d'heure une cuillerée du remède N° 50, & continuer les délayants. Après la première heure l'on n'en donne plus que huit prises d'heure en heure. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remède, à moins que l'atrocité des douleurs

ne fit craindre les convulsions, le délire, des défaillances mortelles, &c.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste encore très-vîte, mais il devient régulier; le sommeil enfin, longtemps précédé par des intervalles d'assoupissement, acheve & perfectionne la guérison. Il faut continuer les mêmes remedes, mais les donner un peu moins fréquemment. On peut faire prendre quelques bouillons farineux; & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais seulement une grande foiblesse & beaucoup de sensibilité, on peut donner, outre les bouillons, des œufs frais peu ou point cuits pendant quelques jours; le malade ensuite passe au régime des convalescents; & l'usage de la poudre N^o 14, dont on prend deux prises par jour, hâte beaucoup la convalescence.

Fin du premier Volume.

